

L'APPARENCE



Le missionnaire. — Êtes-vous chrétien, mon frère ?
Brestus (roulant des yeux furibonds). — Est-ce que, pa haza, j'ai l'ai d'un juif ?

LES DERNIERS OISEAUX

En ce temps-là, il n'y avait plus d'oiseaux.

La Terre était une ville énorme, toute d'acier, recouverte, en guise de voûte céleste, par un inextricable écheveau de fils téléphoniques et de rails pour les aérostats.

L'homme avait réalisé le rêve de l'économie sociale et conquis sa dignité vraie. Aussi s'ennuyait-il ferme. Plus d'oiseaux, plus de fleurs ; à peine avait-on conservé les femmes.

Il y en avait pourtant de bien jolies encore, mais à quoi bon ? Si les jeunes gens dérobaient un cheveu à leurs tresses luisantes, c'était pour fabriquer des hygromètres. On considérait comme maniaque un blondin frisé au petit fer qui perdait ses heures, accoudé sur un divan, à bavarder avec Lélia, la fille de l'illustre philologue Isyskès.

Le blondin s'appelait Hugo, du nom d'un grand poète de l'antiquité. Il s'était résigné au rôle de secrétaire d'Isyskès qu'il aidait dans la composition de son fameux ouvrage sur les *Européens préhistoriques*. D'ailleurs, sans aucune conscience, Hugo, au lieu de fouiller les bibliothèques, écoutait sonner les heures auprès de Lélia, délicieusement ; puis il griffonnait au hasard, avec un sourire sceptique, quelques notes sur l'anthropophagie en France ou les sacrifices humains au dix-neuvième siècle. Le savant reprenait ces notes et les insérait dans son livre, qui devait faire foi contre tous en matière d'histoire ancienne.

Le Ciel châtiât Hugo. Malgré son calme sourire, il était au fond mélancolique, et rêvait, triste, aux indifférences joyeuses de Lélia, bonne fille du reste en son insouciance, et prête à sangloter devant un cheval abattu.

Parfois, il s'abîmait en des songeries morbides à contempler l'adorée qui, dans la tiédeur de sa chambre aux tapis profonds, copiait avec un mignon pinceau, les motifs conservés sur les faïences antiques de son père ; elle peignait surtout les roses, ces roses comme il en avait existé jadis. Alors son ami, nourri de fortes études classiques, et vaguement attristé par l'évocation des amours anciennes, laissait tomber de ses lèvres quelques vers des poètes féminins de l'antiquité, de Sully Prudhomme ou de Musset. Lélia se retournait avec un léger rire, et renvoyait le pédant au collège.

Un soir, l'illustre Isyskès entra dans la chambre à grand bruit.

— Enfin ! s'écria-t-il, je les tiens, ces oiseaux dont les vieilles littératures nous parlent sans cesse. Qu'on les traite maintenant d'êtres fabuleux ! Voyez plutôt.

Et sur un guéridon le philologue déposait, avec d'innies précautions, deux minces paquets raides, détériorés, avec de la ouate sortant du ventre. Il avait acheté cela chez un marchand de bric-à-brac.

— Hugo, vite une plume !

Et le savant dicta la dépêche suivante :

— Isyskès à l'Institut Terrestre. — Découverte inappréciable. Oiseaux authentiques. Convoquez séance. Je préparerai mon rapport cette nuit.

Puis il gagna son cabinet, et commença une grave étude où il démontrait que les oiseaux avaient existé réellement, et qu'il devait en être de

même pour les sphinx, chimères et autres accessoires poétiques des Anciens.

Tout à sa préoccupation académique, Isyskès avait oublié sur le guéridon l'un des petits paquets rigides. Il s'était encore moins inquiété du flirt de son secrétaire avec sa fille. Vieux, personnel, il désirait leur union, rêvant d'un gendre qui poursuivait après sa mort le grand ouvrage sur les Européens préhistoriques. Il avait confié aussi d'avance à Hugo le manuscrit de sa propre oraison funèbre.

Seuls maintenant, dans la chambre bleu sombre de Lélia, les jeunes gens contemplaient, silencieux, l'oiseau resté sur le guéridon ; elle, avec une curiosité rayonnante d'enfant ; lui, avec des retours d'âmes mélancoliques vers le passé de rêve et de poésie qu'évoquait cette petite momie poussiéreuse dont les yeux d'émail éteints par les siècles regardaient avec une fixité douloureuse.

— Ainsi, cela vivait autrefois ? questionnait Lélia, déployant un peu les ailes rigides.

— Oui. Les poètes anciens nous décrivent les oiseaux volant parmi les fleurs et chantant. Leur vie n'était qu'un gazouillis perpétuel, une joyeuse débauche d'air et de soleil.

— Écoutez, Hugo, reprit la jeune fille subitement songeuse. — Vous m'avez débité mille fadaises, prêté vingt serments d'immuable amour ; cet amour, il m'en faut une preuve réelle.

— Parlez. Quel caprice encore ?

— J'exige que vous m'apportiez un de ces petits êtres vivants.

— Impossible.

— Il n'y a pas d'impossible en amour. Adieu.

Et elle le congédia d'un sourire bon enfant et inflexible tout à la fois.

Lui, désolé, songea d'abord au suicide ; mais se rémemorant sa fière devise : *je veux, je peux*, il se promit de découvrir l'être fabuleux qu'on exigeait, dût-il l'aller chercher dans la planète Mars où les habitants de la Terre venaient de fonder une colonie.

Cependant, à la nouvelle de la découverte faite par Isyskès, son voisinage s'était ému. Dans l'énorme cité humaine, il habitait le quartier des Français, séjour des théâtres et des cafés-concerts dont le tapage échevelé troublait ses doctes investigations.

On était curieux et potinier en diable dans ce quartier. Des centaines de visiteurs affluèrent chez l'académicien qui, mû par les instincts utilitaires de son époque, finit par établir un tourniquet.

Et quel émoi parmi ces visiteurs ! D'abord une stupéfaction devant les frères momies couchés sur de la ouate sous un vitrage ; puis une enfantine pitié, et enfin un regret atavique pour quelque chose d'éteint en eux, plus doux, plus sincère que l'ivresse matérialiste, — pour le Rêve.

Tandis que l'orgueil et la cupidité d'Isyskès trouvaient leur jeu à cette exhibition des petits êtres momifiés, son futur gendre courait les rues de la Terre, afin de découvrir quelque spécimen vivant.

Vains efforts ! Le nom même d'oiseau avait disparu de la mémoire des hommes.

Il allait renoncer à ses investigations, lorsqu'un article de journal lui suggéra l'idée d'une suprême tentative : il s'agissait du nivellement prochain des monts Himalaya, dont une cinne, encore mal peuplée, conservait quelques traces de végétation.

Le jeune homme prit le tube pneumatique, et le soir même il débarquait place de l'Inde. Vite il grimpa sur les buttes, parmi un dédale d'usines et d'hôtels en construction.

O providence manifeste des amoureux ! En ce quartier, on connaissait encore les oiseaux.

A vrai dire, les derniers avaient disparu du petit bouquet de mimosas qui constituait à peu près l'unique débris de la végétation terrestre. Mais on donna au jeune homme l'adresse d'un centenaire qui seul pourrait lui dire s'il existait encore un spécimen ornithologique quelconque.

Ce centenaire était connu sous le sobriquet de *père Vichnou*, à cause d'une religion très ancienne dont il restait l'unique dépositaire.

DEVINETTE



— Mais où est donc le cuisinier, qu'il laisse brûler ses sauces ?
— Je ne le sais pas, madame !